

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 37 (1899)
Heft: 30

Artikel: Une fête des promotions : au commencement du siècle
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-197664>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 15.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

s'entendre. Quelques-uns prétendent que dans toutes les grandes villes on a pour principe de mettre un bouchon aux grands boulevards. Ils citent à l'appui l'Arc de triomphe de l'Etoile à l'extrémité des Champs-Elysées.

Tout à coup, cette question d'esthétique est tranchée par M. Braillard, qui fait une remarque frappante tout le monde : c'est que l'Arc de triomphe est pavé et qu'on passe dessous, tandis qu'en Chissiez, on ne pourrait passer ni dessous ni dessus la Justice.

Sur ce, les convictions de bon nombre d'assistants s'affermisent.

Et j'en saute, croyez-le, des discours et des vues divergentes sur toutes les faces de la question.

M. Morel demande le renvoi de la discussion jusqu'à plus amples renseignements. On proteste, en demandant de passer à la votation. La salle est agitée, fatiguée ; plusieurs sont décidés à coucher sur les bancs. Le gaz qui baisse semble s'associer à cette résolution.

M. Morel retire sa proposition.

L'agitation continue ; les uns persistent à demander qu'on passe à la votation, d'autres réclament le pétrole.

Enfin, M. le Président Bonnard voyant venir le moment où le Conseil, dans l'obscurité, devra voter à tâtons, s'efforce de hâter les opérations.

Quelques instants s'écoulent, Montbenon triomphé, l'assemblée se disperse et respire !

L. M.

L'edelweiss. — On sait que cette petite plante, à fleurs de laine blanche qui croît dans les hautes Alpes, est le souvenir par excellence que rapportent tous les étrangers de leurs excursions hardies dans les régions neigeuses de la Suisse. L'on n'a pas gravi le Rhigi si l'on n'y a cueilli quelque fleur d'edelweiss. Aussi la plante si recherchée devient-elle de plus en plus rare et tend-elle à disparaître de plusieurs plateaux alpestres.

La Suisse n'a cependant pas, comme on pourrait le croire, le monopole de l'edelweiss. Bien que très peu de plantes soient communes aux deux émphyères, on vient de le découvrir en Amérique, à plusieurs milliers de mètres au-dessus du niveau de la mer, sur le mont Rainier.

Cette plante paraît aussi vouloir s'acclimater parfaitement dans les îles Britanniques et en Belgique. On réussit dernièrement à la cultiver en Angleterre sur des terrains qui ne sont pas à plus de 50 mètres au-dessus du niveau de la mer, et on a pu voir, cette année, des edelweiss dans les parterres du Jardin botanique de Bruxelles.

L'eau trop pure. — Si tous les hygiénistes recommandent, surtout dans les grandes villes, de ne jamais boire de l'eau sans l'avoir au préalable stérilisée, soit par filtrage, soit par ébullition, il paraît que cette stérilisation ne doit pas être cependant trop complète. Un médecin allemand, qui s'est livré à de patientes recherches sur la question, prétend même qu'il ne convient pas de détruire tous les microbes et que, bien plus, de l'eau chimiquement pure produit sur l'estomac les effets d'un poison dangereux.

D'après les observations qu'il vient de publier dans une revue médicale de Berlin, nous voyons que l'eau réellement potable doit contenir, outre les gaz et les sels indispensables, une certaine proportion de microbes qui en facilitent la digestion.

A l'appui de sa théorie, le médecin allemand cite, entre autres, les sources de Gastein, dans le duché de Salzbourg (Autriche), qui, depuis des siècles, sont connues sous le nom de « sources empoisonnées ».

Or, les analyses les plus sévères n'y ont jamais relevé la moindre trace de poison. C'est l'extrême pureté de ces eaux naturelles et l'ab-

sence complète des micro-organismes favorables qui sont la seule cause de leur indigestibilité.

La population du Hasli.

MEYRINGEN

La population du Hasli, au canton de Berne, est réputée comme l'une des plus belles de la Suisse. Cette race est depuis longtemps célèbre entre celles de toutes les vallées des Alpes. D'anciennes traditions, conservées dans ses archives et dans des chansons populaires, font venir les habitants du Hasli d'une colonie sortie de l'Ost-Frise et de la Suède. Lorsque, dans la guerre de trente ans, Gustave-Adolphe réclama l'alliance des Suisses, il se fonda principalement sur cette antique affinité des peuples de cette partie des Alpes suisses avec la nation suédoise.

Voici ce que nous lisons dans une relation de voyage en Suisse, par Raoul-Rochette, sur la population du Hasli :

« Les hommes y sont généralement de la plus haute stature et sveltes, quoique très robustes. Mais les femmes surtout étaient des formes, une physionomie, un maintien, qui mériteraient d'exercer les pinceaux de nos plus habiles artistes. Leur teint est d'une blancheur éblouissante et d'un coloris admirable. Elles mettent aussi à le conserver plus de précautions qu'on n'en devrait attendre d'un peuple pasteur. Occupées presque uniquement des soins intérieurs du ménage, elles prennent peu de part aux travaux de la campagne. Elles ne s'exposent que rarement aux rayons du soleil qu'à l'abri de larges parasols, et ne quittent jamais leurs gants, même en travaillant à la récolte du foin.

» J'ai vu, dans l'intérieur des maisons, plusieurs de ces femmes avec des gants longs de soie noire, dont la couleur tranchait d'une manière bizarre avec leurs longues manches de toile bien fine et bien blanche ; et je ne crois pas avoir remarqué à Meyringen des paysannes au visage hâlé que celles à qui l'âge rendait désormais superflu le soin de leur teint et de leur figure.

» Le costume des femmes du Hasli n'est guère flatteur. Leur jupon, qui s'attache au-dessus des hanches, est tellement étoffé et roide tout à la fois, qu'il a parfaitement la forme d'une cloche, d'où s'élance un buste fort bien dessiné, mais non moins mal à propos couvert d'un large plastron en velours noir qui monte jusqu'au menton. Elles ont ordinairement la tête nue et les cheveux tressés en rond ; les filles seules ont le privilège de laisser pendre ces tresses le long de leur dos. Elles ne portent presque jamais de chapeau ; leur coiffure la plus usitée est un mouchoir de toile de coton rouge et bleu, dont elles se couvrent presque tout le visage, quant elles travaillent aux champs.

» Ce qui distingue particulièrement le peuple de cette vallée ce sont les relations des deux sexes. La contenance réservée des Hasloises annonce en elles de la dignité de caractère, plus qu'un défaut de sensibilité ; leur maintien toujours noble, leur démarche imposante, n'admettraient pas les manières si gauches, les agaceries si maussades d'autres villageoises. Mais elles ne manquent ni d'enjouement, ni de gaieté, et lorsqu'elles se livrent au plaisir, c'est avec l'air franc et décidé qu'elles portent dans toutes leurs actions.

» Voici un très curieux côté des mœurs de la contrée : D'abord après le service divin, les garçons se réunissent sous le portail de l'église, et les filles passant devant eux vont droit au cabaret, en ayant soin toutefois de n'y entrer que par une porte dérobée. Elles se font livrer la clef d'une chambre isolée, dont elles ferment

les rideaux, s'il y en a ; dans le cas contraire, c'est leur tablier qui en tient lieu ; puis elles s'asseyent en rond, et chaque fois que la porte s'ouvre, sous la main d'un étourdi, elles se couvrent le visage de leurs mouchoirs pour ne pas être reconnues : car c'est surtout le mystère qui doit assaisonner leurs plaisirs.

» Les garçons arrivent à leur tour et apportent du vin. Leurs belles y joignent des fruits secs, des noix et des petits gâteaux d'une pâte très fine et très croquante.

» Les plus aimables jeux se prolongent à la suite de ce frugal repas ; et tandis que la pudeur de ces jeunes filles ne saurait être déterminée à paraître un seul instant dans la salle commune du cabaret, elles passent, sans la moindre difficulté, des journées entières et même des nuits, dans une chambre séparée, parmi des hommes de leur âge et de leur connaissance intime. Ce qui semblera plus étrange encore, c'est qu'au milieu d'une conduite en apparence si libre, et malgré une familiarité si grande, jamais le moindre désordre, jamais le plus léger scandale ne déshonore ces réunions. Les garçons, contenus par la présence de leurs belles, y apprennent à fuir les excès, ailleurs si connus, de l'ivrognerie. La bonne foi mutuelle éloigne jusqu'à l'idée d'une autre sorte d'ivresse plus dangereuse encore. Les doux propos ne s'y émancipent jamais jusqu'au point d'intimider la pudeur, et l'amour n'y sait plaire que sous les traits de l'innocence. »

Comme les lignes qui précèdent ont été écrites en 1820, nous désirerions beaucoup savoir si les mœurs excessivement curieuses qu'elles nous décrivent existent encore. Il y a, sans doute, parmi nos lecteurs, de nombreux touristes qui connaissent Meyringen ; ils seraient fort aimables en voulant bien nous renseigner à ce sujet.

Une fête des promotions

AU COMMENCEMENT DU SIÈCLE.

L'écolier orateur.

C'était peut-être vers 1810 ou 1811. M. Auguste Pidou présidait la cérémonie des promotions du Collège académique. La solennité avait lieu dans la cathédrale de Lausanne, en présence des autorités du canton. Suivant l'usage, le recteur fit sentir les avantages de l'ordre, de la discipline et de la surveillance dans les établissements d'instruction publique. Puis, un des écoliers promus, l'*orateur*, selon l'expression reçue, monta dans une petite tribune et débita à son tour sa harangue.

Cette fois, l'écolier était le jeune Pidou, le fils du président du Conseil académique, et il s'exprima en ces termes :

« C'est sans doute par une sorte d'ironie qu'on donne le nom d'*orateur* à celui d'entre nous qui, après le discours de M. le recteur, a l'honneur de vous occuper un instant. Orateur ! Eh ! comment aucun de nous pourrait-il l'être ? A peine échappés du Collège, nous allons seulement entrer dans l'auditoire où les premiers éléments de l'éloquence s'acquieren. Ah ! que je voudrais bien en posséder déjà quelque teinture pour exprimer ici, au moins faiblement, tous les sentiments dont mes camarades et moi sommes aujourd'hui comme enivrés : amour et reconnaissance pour nos anciens maîtres ; ambition d'ouir et désir de satisfaire par notre application ceux sous qui nous allons passer ; tendresse et vénération filiale pour nos chers parents, spectateurs indulgents, si ce n'est même peut-être partiaux de nos petits succès ; enfin respect profond pour tous ces magistrats, pour tous ces pères de la patrie qui n'ont pas dédaigné d'interrompre un mo-

ment leurs nobles occupations pour venir jeter sur notre jeunesse un coup d'œil encourageant.

» Incapable, messieurs, de vous peindre à mon gré les jouissances de toute espèce que nous donne cette fête des promotions; permettez-moi d'emprunter et de vous réciter la description qu'en fait Lemierre dans son poème des *Fastes*:

Voici, voici le jour des triomphes classiques;
On court, on vole en foule à ces fêtes publiques.
Etc., etc.

» Tel est, messieurs, le tableau animé que trace le poète français des promotions célébrées alors dans les collèges de son pays. Il manque néanmoins à ce tableau un trait qui nous est propre: je veux dire cet appareil militaire, ce lendemain guerrier, où, tambour battant, drapeau déployé, nous irons faire nos évolutions sur le terrain consacré aux exercices des défenseurs de la patrie.

» Ainsi, autrefois, au tombeau de son aïeul Anchise, Ascagne et sa jeune troupe préparaient par leurs jeux aux victoires qu'ils devaient un jour remporter sur les troupes de l'Italie... Je vois l'assemblée sourire. Mais je sens ici, à mon côté gauche, battre quelque chose qui m'empêche de me laisser déconcerter. Oui, messieurs, j'insiste: l'ennemi, s'il en est besoin dans notre temps, verra que nous valons au moins nos devanciers; et, comme les enfants de Lacédémone, si nos vétérans chantent:

Nous avons été jadis
Jeunes, vaillants et hardis.
si nos braves soldats répondent:
Nous le sommes maintenant,
A l'épreuve, à tout venant;
moi, je réplique pour tout le Collège:
Et nous un jour le serons,
Qui bien vous surpasserons.

» J'ai dit.
Il faut avouer que cet écolier *ora/eur* ne brillait guère par sa modestie.

Dentistes américains. — Les Etats-Unis sont le pays où l'on compte le plus de dentistes. D'après une statistique récente, on ne fabrique pas moins de quatre millions de fausses dents par an là-bas. Annuellement aussi, les dentistes se servent de 1000 kilos d'or et de 3000 kilos de plomb et de platine pour leurs opérations.

La valeur de ces métaux dépasse 5,000,000 de francs.

C'est aux Etats-Unis que se trouve, croyons-nous, le seul cheval portant un ratelier. L'animal, assez jeune encore, appartient à M. Henry Lloyd, de Louisville.

Enfin, il paraît que c'est le sultan d'Hyderabad qui possède le plus riche ratelier, que lui a fait un dentiste de Madras. Il a coûté 18,000 francs.

Ein procès avoué lè z'ouyès.

Petètrè bin que vo n'ai jamé oïu dévezà dè procès dinse; kâ, dianstre! vo ditès-vo, on pâo bin per hazâ avâi 'na niéze avoué on vezin rappoo à n'ôn passâdzo àobin on mitoyen, mâ on s' tsecagnâ pas avoué lè z'ouyès, lè bôrè, lè pâo, lè dzenehlîès et autre z'eimplioumâ et cén sarâi bin lo premi iadzo qu'on verrâi dâi z'osés reçaidrè dâi mandats et avâi à fêr avoué lè dzudzo, lè z'avocats et lè protiureu!

Vé don vo z'espliquâ cén que l'est quand on dit dè cauquon que l'est « ein procès avoué lè z'ouyès »:

Vo sédès prâo dierro lè dzouvenos valottets s' redressont quand l'ont tant sâi pou dè moustatse! Et quand l'ein ont iena que poivont recouquelhi ài dou bets, sont adé à la sè trevougni et à la sè tortelhi avoué lo pâodzo et

lo grand dâi po que clliâo recouquelions sè tignont bin adrai et l'est adon que sè créyont dâi galés lurons et que font lè fiai, kâ sè pein-sont que dinse totès lè damuzallès vont lâo corrâtâ après po lè z'embrassi.

Faut bin derè qu'onna galéza moustatse est oquè que vo refâ on homme, kâ se vo z'ein ài min vo resseimblâ à on incourâ àobin à n'on bouébo que va adé à l'écoula et, po on homme, cein a rudameint poueta façan. Et quand on a onco la barba qu'on pâo laissi crêtrè dè totès manières, tot suivant se n'idée, lè z'ons sè laissons feinnameint lè favoris, que resseimbliont à clliâo z'Anglais que vignont pè châtre; dâi z'autro ne gardont qu' n'espèce dè colllerette que fâ lo tor dè la potta, qu'on dju-rerà dè clliâo sindzo qu'on vai dein lè ménâdzéri; dâi troisiémes portont lo boque, que cein lè fâ resseimblâ à dâi tchivrè; y'ein a que sè laissons on petit biliosset dè pâi à cout-set dè la potta d'avau, qu'on derai que lo fratai a. aobliâ oquè; pu y'ein a assebin que la sè laissons veni tota granta, coumeint lè sapeu dâi z'autro iadzo, qu'avont pè la frimousse quasus atant dè pâi qu'à lâo bounet. Mâ, l'est clliâo z'ique que l'etiont crâno!

Po avâi 'na moustatse et dè la berbiche, faut don que le cressè, et po cein totès lè frimousses sont pas paraîres; po bin derè, l'est tot coumeint po on tsamp àobin on courti, dein lè z'ons tot vint bin et dein lè z'autro, rein ne pâo crêtrè. Po la barba l'est don lo mimo afférè; à dâi gaillâ, le vint dza quand vont ào catismo, que l'ein out quasus atant qu'lo menistre et à dâi z'autro, le ne vint qu' bin pe tard, quand passont l'écoula et que sont dza mariâ. L'est po cein qu'on s'fot dè leu po cein que n'ont papi on pâi fou dezo lo piffre et l'est à clliâo z'ique qu'ont dit que sont ein procès avoué lè z'ouyès.

A la recherche d'une chemise.

Un roi de je ne sais plus quel pays était depuis très longtemps malade. Les médecins ne pouvant parvenir à lui procurer le moindre soulagement, il envoyâ consulter un oracle qui répondit: « Pour que le roi guérisse, il faut qu'il porte pendant deux jours la chemise d'un homme heureux. »

Le roi fit chercher d'abord à sa cour, puis à la ville, l'homme heureux dont la chemise devait lui rendre la santé. Peine perdue! courtisans et citadins avaient tous à se plaindre de quelqu'un ou de quelque chose; tous étaient dévorés de désirs non satisfaits; aucun d'eux ne croyait avoir le bonheur en partage. Le roi, à qui l'on disait que tout le monde était heureux sous son règne, fut d'abord très irrité et très attristé de cette nouvelle. « Qu'on cherche dans les campagnes, ordonna-t-il, là du moins les gens heureux ne manquent pas! »

La plupart des courtisans se mirent aussitôt en route, autant pour fuir la mauvaise humeur du roi que pour faire preuve de zèle. Ils fouillèrent fièvreusement et scrupuleusement tout le royaume. Mais ce fut sans succès. Désespérés, ils revenaient rendre compte au roi de l'inutilité de leur long voyage, quand ils aperçurent, au milieu d'un champ, un homme qui chantait et dansait en même temps, et donnant des signes d'une joie sans mélange. Vite on s'approche de lui, et on l'entoure de peur qu'il ne s'échappe. « Es-tu heureux? » lui crièrent les courtisans, tous à la fois.

— Si je suis heureux! dit le paysan, fort surpris; je ne changerai pas mon sort pour celui du roi.

A peine avait-il prononcé ces mots qu'il était lié et déshabillé. Mais, hélas! cet homme heureux n'avait pas de chemise!

Un singulier restaurant.

Il y a de cela vingt et quelques années. Un voyageur de commerce quittait le train pour s'arrêter dans une station de la Côte. Aiguillonné par un ardent appétit, il fut heureux de lire sur une enseigne, à deux pas de là: *Buffet. Restaurant de la gare.*

Il entre et trouve à table le patron de l'établissement, sa femme et ses enfants, se régalant d'une excellente saucisse grillée, exhalant ce parfum tout particulier à la charcuterie de campagne.

Notre voyageur, dont l'appétit s'aiguisait encore à cette vue et qui regardait le plat avec un œil d'envie, demanda à la bourgeoise s'il pourrait en avoir une ration.

— Monsieur, la saucisse nous ne la vendons pas, nous la gardons pour la maison.

Et disant cela elle s'en servit un gros morceau.

— Peut-être pourrez-vous alors me faire une bonne omelette, madame? reprit l'étranger.

— Oui, allez-y voir, les œufs qui sont à 1 fr. 40 la douzaine.

— Alors, madame, vous pourrez pourtant bien me donner un peu de pain et de fromage?...

— C'est comme vous voudrez... Asseyez-vous un moment pendant que je finis de dîner.

Pour se débarrasser des souris. — On vient de découvrir, dit *L'Industrie laitière*, que le meilleur moyen d'écarter les souris de nos appartements était de répandre, aux endroits où ces rongeurs font leurs dégâts, quelques feuilles sèches de menthe poivrée. A défaut de feuilles ou de tiges, quelques gouttes d'un extrait de menthe réussissent très bien. Il paraît que cette odeur est aussi désagréable aux souris que l'est aux matous celle de l'essence de térbenthine. Au bout de quelques semaines, les souris quittent la maison pour n'y plus revenir.

Boutades.

Un monsieur, doué d'un physique peu agréable, ne se vantait pas moins d'avoir fait beaucoup de conquêtes. — Un soir, dans un bal, dit-il, j'ai fait tourner la tête à toutes les femmes.

— Oui, de l'autre côté, ajouta quelqu'un.

— Ah! que je me suis mal marié, disait un jour un paysan à l'un de ses amis. — Tu es bien heureux d'être si mal marié, lui répond ce dernier; pour moi, ce dont je me plains, c'est de l'être trop bien.

Peu de jours après son arrivée à la Bastille, Linguet voit entrer dans sa chambre un grand homme sec qui lui cause quelque frayeur.

— Qui donc êtes-vous, monsieur? lui demande-t-il.

— Je suis le barbier de la Bastille.

— Alors, vous auriez bien dû la raser.

Dans un duel, un des adversaires reçut une balle en pleine poitrine, mais le projectile s'aplatisse sur un écu qu'il avait dans sa poche de gilet ne lui fit aucun mal; ce que voyant un des témoins lui dit: « Eh bien, monsieur, vous aviez là de l'argent bien placé. »

L. MONNET.

Papeterie L. MONNET, Lausanne.
3, RUE PÉPINET, 3

Fournitures de bureaux.

Faire-part.

Papier à lettre et enveloppes avec en-tête. — Factures. — Circulaires.

Cartes d'adresse et de visite.

Lausanne. — Imprimerie Guilloua-Howard.